



## Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la place financière genevoise, sans oser le demander

par Serge Michel

Une histoire de la place financière genevoise? Je parie que vous étiez convaincu qu'il en existait tant et plus. Et pourtant, non. Il y a des brochures, des notules, des chapitres dans d'autres ouvrages et surtout, comme le dit Joëlle Kuntz, des fables que l'on raconte dans les écoles. Mais aucune histoire sérieuse du secteur qui représente pourtant 35% du PIB genevois.

Alors elle s'y est mise, à l'occasion des 200 ans de la banque Mirabaud et d'un travail commencé par un ex-professeur de l'IHEID, Marc Flandreau. Joëlle Kuntz est une journaliste pertinente, percutante et tout-terrain, de la Révolution des Oeillets à Lisbonne au Printemps de Pékin en passant par Paris, Bruxelles ou Berlin. Comme sa capacité d'étonnement est restée intacte, je lui ai justement demandé ce qui l'avait étonnée, dans ce monde financier qu'elle connaît moins que le monde tout court. Qu'a-t-elle appris? Voici ses points.

D'abord, la perle de l'ouvrage, c'est le journal intime de Jacques Marie Jean Mirabaud, parti à Milan en 1801 pour chercher fortune. Journal qui se lit comme le manuel du parfait banquier du XIXe siècle. «Je dois à mes jambes [de danseur] une partie de ma fortune», dit celui qui a courtoisé le roi Eugène d'Italie avant de fréquenter son tombeur, le prince Metternich, pour lequel il organise un bal mémorable avec les cinquante plus belles femmes de Milan. Malgré ses efforts, sa Casa Mirabaud disparaît. Pendant ce temps, David Marc Paccard a fondé en 1819 à Genève la banque qui deviendra, un siècle plus tard, la banque Mirabaud, par mariage.

«Ces mariages, justement, voilà qui est étonnant, poursuit Joëlle Kuntz. A Genève, les familles de l'oligarchie ont une très grande capacité à se reproduire comme classe dominante, comme milieu social, grâce aux mariages. Ceux-ci sont arrangés mais dans des formes polies et avec le consentement des fiancés. Le mariage de Jacques Marie Jean Mirabaud est typique: l'amour y est, mais comme secondaire. C'est ainsi que la poignée de familles qui étaient là il y a 200 ans sont là aujourd'hui. Ces familles sont presque toutes descendantes des réfugiés protestants accueillis et promus par Calvin. Elles ont tenu les affaires publiques et privées de la République pendant trois siècles. Le pouvoir, elles connaissent.»

Et puis il y a eu le choc James Fazy. Jusque là, les banquiers gagnaient de l'argent en prêtant aux princes. Fazy estime qu'il faut prêter aux industriels. Cela n'ira pas de soi: les banquiers n'y voient aucun intérêt. «Ce qui m'a surpris, sinon étonnée, dit Joëlle Kuntz, c'est combien l'évolution bancaire de Genève doit au contexte intellectuel international. Elle n'est pas autonome, comme on a tendance à le croire, mais elle est cadrée par les grands débats européens du XIXe sur la fonction de l'épargne. James Fazy, qui participe aux controverses françaises sur la question, va réussir à utiliser le capital pour changer les rapports de classes dans la société. Sa formule fameuse, 'en faisant une économie, le petit ouvrier n'a pas l'intention de soutenir l'Empereur d'Autriche', pourrait d'ailleurs être reformulée aujourd'hui dans le débat sur la finance durable: 'en cotisant pour sa retraite, le petit employé n'a pas l'intention d'enrichir l'industrie de l'armement ou des engrais toxiques'.»

Le dernier étonnement de Joëlle Kuntz concerne les banquiers privés genevois eux-mêmes. «Ils parlent d'eux avec l'assurance qu'ils font bien et juste. Ils se voient comme les héritiers d'un nom, d'un métier, d'une réputation, d'une morale vertueuse de la confiance, qu'ils s'estiment en devoir de transmettre à leur tour. Ils reconnaissent leur privilège mais affirment que celui-ci les oblige. C'est une culture sans doute partagée par d'autres banquiers privés en France ou au Royaume-Uni, mais qui pourrait expliquer la pérennité de la banque privée genevoise.» La rente de situation que leur a offert le secret bancaire convenait assez bien à cette culture: la profitabilité des placements importait moins que la sécurité. «On était alors dans l'idylle du client qui aime son banquier et du banquier qui aime son client, soudés tous deux par l'idée de la préservation du capital.»



Alors comment faire quand le secret bancaire tombe et qu'il faut présenter, avant tout, de la rentabilité? «C'est tout l'enjeu, dit Joëlle Kuntz. Dans un contexte de concurrence formidable et d'innovations technologiques qui bouleversent le métier, les banquiers genevois cherchent à se réinventer. La finance durable est une piste. Avec les programmes de développement durable sur lesquels travaille chaque jour la Genève Internationale, sur la rive gauche, les possibilités sont nombreuses. Il suffit aux banquiers de traverser le Rhône pour aller voir. Certains le font déjà, poussés par des jeunes gens qui font figure de précurseurs. On entend dire ici et là que la finance durable est l'avenir de la place de Genève. On verra.»

Genève, une place financière, histoire d'un défi (XIXe-XXIe siècle ) est publié chez Slatkine.